

SIMONE DE BEAUVOIR

LETTRES
À SARTRE

★★

1940-1963

ÉDITION PRÉSENTÉE,
ÉTABLIE ET ANNOTÉE PAR
SYLVIE LE BON DE BEAUVOIR

nrf

GALLIMARD





1940

141

*Hôtel-Pension Saint-Antoine
Les Houches (Hte-Savoie)*

Mardi 2 Janvier [1940]

Tout cher petit être

Je vous ai donc écrit hier matin en prenant mon petit déjeuner. J'ai mis la lettre dans le petit vide-poche qui sert de boîte aux lettres aux gens de l'hôtel, puis j'ai chaussé mes skis et j'ai filé sur Megève par un magnifique soleil. J'ai eu de la chance vraiment, seulement un jour de brume et un de neige et le reste du temps un soleil éblouissant. J'ai fait la descente du Tour, puis la descente de Rochebrune — tout ça pas mal, à peu près sans chute, mais mollement. J'étais un peu crevée de la journée de la veille qui avait été vraiment éprouvante. J'ai l'impression à présent, sur des pistes moyennes, en neige moyenne, de faire à peu près ce que je veux, mais de ne pas « savoir vouloir », comme disait Gandillac¹ à son aimée. C'est un drôle de truc que la fatigue, j'ai essayé de penser dessus mais sans résultat ; ce n'est pas du douloureux, ou à peine, c'est un manque d'efficacité dans les réponses du corps, mais qui vient du corps, ou de l'âme ? et par quel lien ? j'arrive mal à discerner l'épuisement physique de la faiblesse de cœur — et en

1 Maurice Le Patronier de Gandillac, évoqué sous le nom de Clairaut dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Condisciple de Sartre et de ses « petits camarades » à l'Ecole normale, et leur tête de Turc en raison de ses scrupules bigots, entre autres.

fait il n'y a jamais d'épuisement « physique », du moins au point où je me tiens — ça me fait un rien mystérieux — J'ai été prise de mélancolie hier matin dans cette belle neige, sous ce grand soleil : ça me faisait vain tout ça sans vous ; j'aurais tant voulu être avec vous, mon petit, je commence à vous attendre avec une telle impatience.

Je suis remontée déjeuner. J'ai grimpé en téléski au Montjoux et l'ai redescendu. Puis j'ai fait une balade absolument charmante : la descente sur Combloux — ça commence comme sur St Gervais, et j'ai fait cette partie de piste très bien vraiment, j'ai été prise de vitesse sans le faire exprès et j'ai eu la paresse de tomber aussi ne suis-je pas tombée du tout et j'ai dévalé à toute pompe un morceau assez vache. Ensuite j'ai obliqué sur Combloux à travers d'immenses champs de neige fraîche ; c'était tellement facile, ce n'était presque plus du sport, mais c'était une merveille de solitude, de soleil, de blancheur. C'est dommage qu'on ne l'ait jamais faite ensemble, c'est la plus charmante des descentes — il y a juste 30 m. de forêt où il faut marcher (à ski) et le reste est plus facile que toute autre piste. Ça me donne envie de faire de vraies courses en montagne, j'en ai un peu marre des pistes — mais pas seule bien entendu. Si par malheur je fais du ski à Pâques (si je ne suis pas à Annecy) ¹ je m'acoquinerai avec des gens et je ferai de grands tours au-dessus de Val-d'Isère et Tignes.

De Combloux je suis rentrée à Megève par auto-stop ; j'ai dû attendre de 5 à 6 le téléphérique ce que j'ai fait en écrivant à Bost dans un petit café ; je ne lui avais pas du tout écrit la veille. Et au dernier téléphérique je suis remontée comme la veille avec le professeur et j'ai fait le même retour dans la nuit mais qui était toute douce si bien que c'était du vrai plaisant.

A mon bureau, près de la T.S.F. le jeune homme était installé ; il m'a offert l'engin et on a causé cordialement ; l'autre bonne femme était partie, c'est un liant tout simplement ; il a fini par m'abandonner l'appareil d'où j'ai tiré la 8^e *Symphonie* de Beethoven qui est fort belle et qu'on jouait à Budapest. Ça m'a fait poétique. J'en ai tiré encore du Chopin, du Brahms — mais il n'y avait pas grande richesse. Je n'ai rien fait d'autre qu'écouter tout ça et je suis montée me coucher tôt, j'étais fatiguée.

Ce matin c'était le départ. J'ai expédié ma valise par le

1. Langage codé pour : si vous n'êtes pas revenu à l'arrière et que je ne puisse pas être avec vous. Même procédé qu'à la fin de la lettre 136.

téléphérique et je suis descendue en skis sur St Gervais ; j'ai attendu dans un petit bistro, assise dehors, au soleil, un car qui m'a conduite au Fayet où j'ai laissé la valise, puis aux Houches d'où j'ai pris le télé pour le col de Voza. J'ai déjeuné au bel hôtel, c'est une réjouissance que je m'étais promise mais on n'y mange pas bien du tout. Ensuite j'ai fait la piste bleue ; en 1 h. mais pas très bien, trop prudemment, ce qui fatigue beaucoup plus. C'est que malgré tout c'est un peu impressionnant d'être absolument seule, personne ne passe sur cette piste et le professeur m'avait inquiétée hier soir en me faisant des remontrances sur ce que j'avais été seule à Combloux — j'avais peur de me tordre le pied et je n'osais jamais me lancer. Si bien que quand je me suis trouvée en bas, au lieu de remonter et de recommencer comme j'en avais l'intention, je me suis planquée dans un petit café des Houches. C'est étonnant comme cette vallée de Chamonix est sinistre. Du Mont d'Arbois on voit un épais nuage de brume qui ne...¹ jamais et qui étouffe toute la vallée, et quand on est plongé là-dedans on est dans un bain glacé tandis que du col de Voza le soleil rutilait. Ça fait très départ mais c'est poétique et plaisant. Dans le café des Houches, et tous ces deux jours d'ailleurs, j'ai lu une vie de Henri Heine parue à la *N.R.F.* il y a 3 ou 4 ans, que je tiens du Hongrois et qui m'a vraiment amusée. La connaissiez-vous ? drôle de vie individualiste mais pénétrée de social autant qu'il est possible, rarement type a été plus « en situation » que celui-là — à travers lui on suit l'histoire de l'immigration juive allemande d'il y a cent ans, et c'est curieux de voir ça à la lumière d'aujourd'hui — il a connu une foule de types intéressants : Marx entre autres et Lassalle, et Wagner et G. de Nerval et cent autres. Et c'est un drôle de destin, bien impressionnant. Ça m'a saisie. Et puis dans un autre café j'attends le car qui me posera à St Gervais-Le Fayet. J'aurai quatre heures avant mon train et je liquiderai toutes mes corrections de copies si bien que demain à Paris j'aurai une immense journée de travail. J'en suis cupide. Si Kos. n'est pas là j'irai au cinéma le soir, et sinon sans doute, en fin de journée ; j'en ai grande envie et grande envie de retrouver Paris. Mais je rêve de recommencer une autre saison de ski, je me suis fameusement amusée et vraiment je commence à savoir faire des trucs. Qui sait, peut-être tous deux l'hiver prochain, mon amour — je voudrais tant retrouver ma vie avec vous mon petit.

1. Verbe indéchiffrable.

Je suis sans lettre. J'ai dit de faire suivre à Paris, c'est à cause de ce 1^{er} Janvier, personne n'en avait au chalet — la dernière que j'ai eue date du 26; demain j'aurai à Paris celles du 31 et du 1^{er} peut-être, je m'en réjouis bien.

Dites-moi bien quand vous arrivez, mon amour, que j'organise votre complet¹ et me réjouisse à l'avance. J'ai tellement hâte de vous voir. Je vous aime passionnément, mon amour

Votre charmant Castor

Enveloppe
F.M.
Soldat Sartre
Poste de sondage
Etat-major d'artillerie
Secteur 108

142

Mercredi 3 Janvier [1940]

Tout cher petit être

J'ai trouvé ce matin votre lettre du 31 Décembre qui m'attendait sagement à la poste; mais où sont celles du 27-28-29-30, elles voguent entre Megève et Paris, ça m'agace de ne pas les avoir. J'ai eu aussi 3 livres, mais ô petit vilain! pas le *Shakespeare*. Je vous en ai envoyé une dépêche. Mon doux petit, ça m'ennuie vraiment d'être obligée de dire à Kos. que vous avez son livre surtout que j'ai répondu une première fois qu'il était au lycée — ça va faire une histoire et en tout cas c'est très désagréable — je ne peux pas bonnement le racheter car il y a son nom, elle y tient comme à la prunelle des yeux. Je vous supplie de l'envoyer immédiatement si ça n'est pas déjà fait. Petite déception aussi pour les carnets, j'aurais bien aimé les lire. Ça m'a fait décevant dans l'ensemble cette journée de Paris parce que je rentrais avec l'impression que j'allais « retrouver » — retrouver quoi? vous évidemment, et je ne vous ai vu nulle part, mon amour. Je ne suis pas triste par ailleurs, un peu abruti de voyage, comme il se doit.

1. Les vêtements de Sartre étaient en partie chez sa mère, qui les entretenait.

Hier des Houches j'ai regagné St Gervais en car, somnolente et poétique — je me rappelais ce plaisant moment d'attente de l'an dernier quand ensemble nous errions sur les routes neigeuses autour du Fayet et nous parlions de Védrine et nous nous aimions tout fort. Vous rappelez-vous cette fin de journée dans la nuit, avant le train, mon amour ? Je l'ai toute bien retrouvée. J'ai été m'asseoir dans un chaud petit café, divisé en deux par de grands paravents. Derrière les paravents il y avait une petite fête militaire, des soldats disaient adieu à un capitaine : « Vous avez été pour nous un père de famille, etc. » — je suis restée là 3 h. à écrire à Bost, faire mon carnet, corriger des copies. Puis j'ai acheté quelques nourritures, et aussi *Gilles* et *Le Bœuf clandestin*¹. Je me suis installée dans un compartiment où la lampe bleue laissait filtrer une toute petite lueur et qui était vide : j'ai retrouvé le beau jeune homme sur le quai qui a essayé de me tenter avec son propre compartiment mais je l'ai laissé choir et me suis installée dans le mien. J'ai un peu lu *Le Bœuf clandestin* et j'ai dormi, merveilleusement dormi deux heures ; mais à Bellegarde sont venus des soldats qui sont restés jusqu'à Bourg. Ils étaient quatre qui buvaient et mangeaient dur ; des Savoyards au gros accent ; il y en avait un qui se disait poli et voulait éteindre par prévenance pour moi, mais un autre petit gémissait : « j'aime pas ça moi, ça me fait tout chose » et rallumait — « Je vais dégueuler » a dit l'un après un gros coup de gnôle. « Parle pas si gros » lui a dit un autre avec reproche. « Ben je vais rendre quoi si tu aimes mieux ». Ils étaient bruyants malgré leur prévenance, mais j'ai dormi quand même un peu — et beaucoup ensuite jusque par-delà La Roche. La campagne était toute neigeuse, j'ai fini *Le Bœuf clandestin* en attendant Paris ; c'est un peu amusant mais pas tant. Je vous l'ai envoyé, *Gilles* suivra et les Romains mais je les lis d'abord. On est arrivés à 9 h. Paris était neigeux et doux, tout désert autour de la gare où j'ai attendu près d'un quart d'heure un taxi. Je suis rentrée à l'hôtel : point de Kos. J'ai fait des rangements, une longue toilette, j'ai passé à la poste, lu votre lettre au « Versailles » en prenant mon petit déjeuner et envoyé votre paquet : les carnets sont un peu trop grands mais en réglé je n'ai rien trouvé d'autre — et pour l'encre elle est superbe, c'est la plus belle qualité et la dernière nouveauté. Ensuite j'ai été à Neuilly toucher vos sous, puis déjeuner chez ma mère, puis au « Dôme » où j'ai

1. De Marcel Aymé.

passé 4 h. à travailler. J'ai un peu relu ma dernière version de roman qui en est déjà page 80, j'ai l'impression que ça a gagné 100 pour 100. J'ai trouvé ça vraiment bien fait et j'étais contente. Mais il me faut votre avis, peut-être vous trouverez que ça s'est alourdi. Et puis j'ai travaillé sagement mon ch. 4 qui n'a besoin que de quelques retouches et ne m'a pas donné de mal. A 6 h. 1/2 je suis retournée à la poste; vainement mais j'ai envoyé le mandat et le télégramme; et j'ai rencontré Y. Morineau (Morineau — l'élève de Rouen dont le mari jouait au billard chez « Paul ») qui ressemble de plus en plus au Zébuth¹ jeune, habillée et maquillée comme une vendeuse et sans charme. On a causé des unes et des autres et les unes comme les autres sont toutes mariées avec des étudiants en pharmacie ou médecine. Elle m'a dit que j'avais bien bruni et c'est vrai je suis tout bien bronzée.

Et puis je suis venue manger à la « Coupole » où je vous écris. Le Boubou est, par hasard, en face de moi, avec deux Espagnols dont l'un est un de vos grands admirateurs, paraît-il. Il m'a saluée et je le verrai un moment avant d'aller dormir, ce qui sera bientôt car je suis crevée.

Mon père a lu votre livre. Il trouve ça « bien écrit » mais fou et idiot sauf *L'Enfance d'un chef* qui lui plaît un peu; mais il ne comprend pas comment étant de gauche au début vous devenez Action française à la fin. Il s'indigne des obscénités et de ce que vous avez dédié le livre à Kos., qu'il soupçonne d'être votre maîtresse.

Au revoir mon amour — c'est une vilaine petite lettre, mais je suis sans force. Avez-vous envoyé les livres à Bost, je les lui promets chaque jour, le pauvre. Envoyez-moi Rauschnig quand vous l'aurez fini — ou apportez-le, ce n'est pas pressé. A demain, mon petit, j'espère un gros paquet de lettres. Je m'ennuie de vous. Je vous aime tant, mon amour.

Votre charmant Castor

Enveloppe

F.M.

Soldat Sartre

Poste de sondage

Etat-major d'artillerie

Secteur 108

1. Cousine de madame Morel.

Paris, le Jeudi 4 Janvier [1940]

Tout cher petit être

C'est fête aujourd'hui, j'ai eu deux lettres de vous dont une d'hier. Celles de Megève ne sont toujours pas arrivées, ça m'agace un peu, mais de moins en moins, parce que je suis quand même remise au courant de votre vie. Je commence à avoir espoir que le *Shakespeare* arrive à peu près en même temps que Kos. qui se ramène demain. Par ailleurs, ma charmante vermine recommence à me dévorer et ça m'accable un peu, j'ai tant envie de travailler, vous n'imaginez pas. A vrai dire pour changer, c'est Védrine qui me pèse. Ça m'a fait un plaisant petit coup au cœur de revoir Sorokine au déjeuner au point que je lui ai offert ma soirée : je vous écris en l'attendant — ça m'amuse un peu de revoir demain Kos. qui m'a écrit une petite lettre idyllique — mais cette après-midi avec Védrine a été pesante et insipide ; elle était tracassée à cause de sa famille, pleine de petits soucis avec des sursauts nerveux de passion et je m'emmerdais ferme. J'ai pris mes dispositions : deux soirées par semaine, un déjeuner d'une heure et demie le lundi et autant le vendredi — d'ailleurs tout en geignant qu'on se verra peu elle n'est guère disposée à me donner plus.

Je vais procéder avec ordre. Hier je suis donc montée chez les Gérassi — il faisait glacial dans leur atelier, un poêle enfumait toute la pièce sans rien chauffer — ils mangeaient un excellent dîner préparé pour le fils Unamuno qui n'était pas venu. Gérassi a accepté pour 2 000 balles par mois un travail de 8 h. par jour dans un atelier de radio, il trouve ça vache — il veut partir et rêve d'être pêcheur à St Domingue ou fermier en Argentine ; ce sont des rêves creux mais il traite Stépha de lâche parce qu'elle ne veut pas le suivre à l'aventure et le torchon brûle entre eux. On a fait une perquisition au centre espagnol, on a pris un million et demi qui se trouvait là et qu'on distribuait par mensualités aux anciens combattants et on ne leur a pas rendu ; Sarrant promet qu'on le rendra mais la droite s'y oppose et Gérassi qui vivait là-dessus n'a plus le sou. Pétain a demandé aussi pour faire plaisir à Franco qu'on chassât les républicains de la radio et le poète Alberti et beaucoup d'autres sont soudain sur la paille, ils sont tous écœurés ; on refuse à Stépha tout permis de travail, elle a un mal

de chien pour sa carte d'identité. Je comprends qu'ils veulent foutre le camp. Ils m'ont demandé d'écrire à cette dame pour savoir si elle pourrait leur obtenir un visa pour l'Argentine, je vais le faire, ils disent que seulement le visa serait le salut pour eux. Ils voulaient m'emmener à une soirée chez le poète Alberti mais j'étais trop crevée, je suis rentrée dormir. J'ai lu *Gilles* qui m'amuse un peu en m'endormant. Et j'ai fait une excellente nuit mais que ça m'a fait triste à 7 h. du matin de trouver la nuit au lieu de mes radieux levers de soleil. Je me suis levée quand même et j'ai été travailler une heure et demie au « Dôme » — très bien — si seulement j'ai du temps ce trimestre, ça marchera. J'ai aperçu Stépha mais qui ne m'a pas gênée — elle est partie vite. Ensuite poste : 1^{re} lettre de vous — petite lettre de Bost qui est au front : 2 jours dans le gel à monter la garde, 7 jours dans une maison avec un lit, encore 2 jours, puis 7 jours, etc. Quand il redescendra à l'arrière ça fera 45 jours qu'il n'aura pas vu de civil — mais il a des moments de joie puissante et sans raison comme à Taverny. C'est un estimable et plaisant petit gaillard. Lycée — puis déjeuner avec une Sorokine absolument charmante. Re-lycée — et Védrine au « Mahieu » de 4 h. à 7 h. — ç'a été tout emmerdant et il n'y a rien à en dire. De nouveau à la poste, j'ai eu votre lettre d'hier et un mot de Bost de lundi. J'ai passé à l'hôtel. Wanda est rentrée de ce matin, Kos. rentre demain — demain je verrai aussi deux heures Merleau-Ponty, ce qui m'amuse un peu. Et j'aurai quand même une grande matinée de travail, ce n'est pas trop mal fait.

Maintenant j'attends Sorokine que je vais mener dans un cabaret. Je vous trouve sévère pour *Le Moine* ; c'est de la pacotille, mais de la meilleure et ça m'a vraiment amusée. Je suis cupide d'avoir *Le Diable amoureux*. Envoyez bien les livres au bon petit Bost maintenant que vous avez le sou.

Au revoir, mon cher petit. Que j'ai hâte de connaître toutes vos petites théories, de vous montrer mon roman, de causer avec vous et de vous embrasser mon petit. Je vous aime si fort. A bientôt mon cher, cher amour

Votre charmant Castor

Enveloppe

F.M.

Soldat Sartre

Poste de sondage

Etat-major d'artillerie

Secteur 108

Vendredi 5 Janvier [1940]

Mon cher, cher amour

C'est fête encore aujourd'hui : trois lettres de vous, une d'hier et deux de Megève du 27 et 28, il m'en reste encore deux à récupérer. J'ai eu aussi trois petites lettres charmantes de Bost qui est au front, nourri comme un roi, oisif et fort amusé. Tout ça m'a mise de bonne humeur. Mon cher petit, allez-vous vraiment venir près de quinze jours, comme nous allons être heureux — je fais mille projets dans ma tête et tous ces vingt jours vont se diriger doucement vers vous à travers un travail qui me charme en ce moment parce que je pense que je vais vous le montrer. Je vous aime, mon doux petit — je sens votre amour autour de moi si chaud, si vivant, ô petit tout sec mais pour moi plus tendre que rosée. Vos lettres me font rire mon amour, et tout votre petit personnage; ce n'est pas sans raison que s'est instaurée une tradition comique de vous autre.

J'ai des choses à vous raconter. Sorokine est donc arrivée au « Dôme », suave et plaisante; elle ne voulait pas aller « au cabaret », elle avait apporté sa mallette aux trésors pour me montrer tous ses secrets. On a acheté des mandarines et on est montées chez moi. Là elle m'a confié ses biens les plus précieux : les lettres du colonel, de son amie, ses petits carnets et des graphiques « de l'humeur, du travail et de l'emploi du temps » en l'année 1937; c'était rouge et violet sur fond quadrillé et superbe. Elle m'a raconté de sa manière charmante une grande histoire qui lui est arrivée à 16 ans en me faisant jurer de ne la raconter à personne, pas même à vous. Elle a pendant un mois de sa vie assidûment volé à l'Uniprix du Printemps avec son amie; pas en amateur ni par moralisme mais pour gagner de l'argent; elles volaient par douzaines des stylos à vingt balles qu'elles revendaient cent sous au lycée — elles volaient de la laine pour pull-over, de l'étoffe pour des robes que leurs parents leur remboursaient croyant que l'achat en avait été licite. Elle faisait d'ailleurs une réduction de 50 % à sa mère : « Elle est si pauvre, on ne pouvait pas lui faire les mêmes prix que dans les grands magasins » m'a-t-elle dit avec naturel. Les bénéfiques servaient à se payer des orgies de montagnes russes et de noix de coco à

l'Exposition. Mais voilà qu'un jour s'est ramené derrière elles dans la rue un type en civil qui leur a enjoint de le suivre : elles avaient les poches pleines de stylos — il a appelé à la rescousse un agent et pour ne pas trop les humilier ils les ont menées au poste de police en leur donnant amicalement le bras ; elles tremblaient d'effroi. On les a mises au violon où une femme gémissait : « C'est dégoûtant, je n'ai volé qu'un sac » ; et elles ont pris en main le destin de cette femme qui les a chargées de poster un pneumatique chez un receleur de ses amis pour le prévenir. Cependant on ameutait la famille ; le père Sorokine est arrivé et le grand-père et la grand-mère de l'amie : effondrement, sanglots, admonestations du commissaire, supplications des parents. Le pire c'est qu'on a regardé les parents avec méfiance, pensant qu'ils envoyaient les enfants faire le boulot pour eux : elles avaient sur elles pour 500 francs de marchandises. Des agents ont donc été perquisitionner au domicile de ces honnêtes gens tout secoués de honte. On a fini par relâcher les deux voleuses. « Le mois dernier elle a encore eu son tableau d'honneur ! » disait le père au commissaire pour l'attendrir. C'est depuis lors que son père la regarde comme « la dernière des dernières ». Les parents veulent se séparer en ce moment et ils se disputent à qui ne la prendra pas avec soi.

Là-dessus on a commencé à s'embrasser, et sans aucun désir, mais par scrupule, je lui ai demandé si elle voulait qu'on ait des « rapports complets », comme on avait dit ; elle a dit : « comme vous voulez » et du coup je m'en suis tenue aux étreintes ordinaires. Au bout d'un quart d'heure elle s'est mise à donner des coups de poing dans le mur, à se tordre de nervosité, à sangloter à demi dans les oreillers. Alors je lui ai dit que pour moi je désirais très bien des rapports plus complets mais que je ne voulais rien faire qui lui déplaise. « Il ne faudrait pas qu'on soit hypocrite » a-t-elle gémi. J'ai commencé alors à la dévêtir un peu et elle a dit : « Eteignez s'il vous plaît. » Je lui ai dit qu'on en resterait là si elle voulait. « Non, mais à condition d'éteindre. » J'ai éteint, elle m'a demandé au bout d'un instant avec la plus grande politesse : « Et vous, ça vous gênerait de vous déshabiller ? » J'ai ôté ma blouse ; au bout d'un instant elle a dit, sans hypocrisie cette fois, avec le goût des choses nettes : « Bon ! eh bien ! il faut aller jusqu'au bout tant qu'à faire, mais n'allumez pas. » Et on s'est mises au lit dévêtues ; je lui ai fait des caresses intimes mais brèves ; et puis on a causé, c'était étrange et plaisant ; visiblement ça l'intéressait comme expérience plus que ça ne lui faisait plaisir car elle gelait

de timidité ; elle a demandé si je couchais comme ça avec vous, si ça ne me gênait pas, si vous vous promeniez nu dans la chambre (j'ai dit que non) ; elle fait vierge au possible, avec défiance du mâle, et gêne de son corps. « C'est ridicule le moment où on se déshabille et où on se rhabille » a-t-elle dit. Il n'était pas question de passion forcenée, elle était surtout contente parce que ça faisait « tout à fait intime » et qu'elle voudrait toute une complète intimité. Moi j'étais charmée d'elle, vraiment je l'aime beaucoup. Elle m'a quittée à minuit avec du sou pour un taxi, et toute rayonnante.

J'ai dormi comme un ange. J'étais au « Dôme » à 8 h. 1/2 ce matin et j'ai travaillé jusqu'à midi ; j'ai aperçu Stépha, mais à peine causé. J'ai fini le ch. 4, je suis tout aise. Et puis à midi moins 1/4 j'ai vu Wanda, plaisante et amicale ; elle avait fait connaissance d'un certain peintre surréaliste que la lunaire cultive ; elle m'a parlé avec charme de la lunaire. Je serais bien restée un peu plus longtemps avec elle mais je devais déjeuner avec Védrine, Lévy, Kanapa. J'ai trouvé au « Biarritz » Védrine dans un superbe manteau de fourrure et les deux autres tout amicaux — on a mangé, j'ai été au lycée. Védrine m'a remis une petite lettre disant qu'elle regrettait que ça ait « ramé » hier, que c'était sa faute, qu'elle était si nerveuse — et m'offrant ce soir une nuit de passion. Mais Kos. rentre ce soir, je le lui ai dit — et la nuit sera remise hélas ! à dimanche.

Trois heures de lycée. Sorokine m'attendait à la sortie, toute tendre et timide mais je l'ai chaudement accueillie et amenée en taxi jusqu'à la poste. J'ai pris mes lettres et été les lire au « Versailles ». Puis je suis revenue chez moi et je vous écris. Kos. n'est pas rentrée encore et M. Ponty doit passer incessamment mais je ne sais s'il le fera.

Au revoir mon petit. Je vais bien travailler jusqu'à votre venue et vous verrez 200 pages de la nouvelle version : tout le travail de l'an dernier refait et refondu. Je suis tout heureuse. A demain. Je vous aime, je vous attends, vous autre mon bonheur et ma vie. Je vous embrasse tout tendrement, petit bien-aimé.

Votre charmant Castor

Enveloppe

F.M.

Soldat Sartre

Poste de sondage

Etat-major d'artillerie

Secteur 108

Samedi 6 Janvier [1940]

Tout cher petit être

J'ai eu vos dernières petites lettres de Megève — et une lettre d'avant-hier — comme elles sont toujours douces et plaisantes mon amour et que vous avez une sage petite vie — mais grand dieu que je voudrais vous voir et que je me languis de vous. Hier j'ai donc attendu M. Ponty et Kos. et aucun des deux n'est venu, seulement Wanda qui m'a demandé du sou et que j'ai conviée à aller vers 9 h. au « College Inn » si sa sœur n'arrivait pas. Mais dans l'attente je n'ai pas travaillé. Seulement mis au point mon carnet qui en avait grand besoin et corrigé un paquet de copies. Je vais avoir deux stagiaires qui me déchargeront pour un mois de cette corvée. Entre-temps j'ai dîné chez « Pagès » en lisant *Gilles* qui commence à m'amuser moins. M. Ponty a passé deux minutes pour me donner rendez-vous pour aujourd'hui ; puis Wanda s'est amenée, avec son beau manteau de velours noir et une petite écharpe bleue, tout à fait charmante. J'avais acheté de belles cigarettes, elle a pris un whisky, moi un cocktail, et on a causé avec plus d'aisance que jamais ; je lui ai raconté un tas d'histoires et elle à moi, je lui trouve bien du charme ; elle fait de petits rêves touchant la vente possible des tableaux qu'elle pourrait peut-être exécuter ; elle avait fait quelques croquis bien vilains à ...¹ mais le cœur y était. Elle a dû vous raconter les histoires de la femme lunaire, comment celle-ci veut devenir une lionne de l'après-guerre, etc. On est rentrées à 11 h., j'avais passé un moment très plaisant, je comprends très bien que vous ayez de la tendresse pour ce petit personnage. Les Kos. ont « de la classe » comme dit l'amie ; il n'y a pas à le nier. Je me suis couchée, j'ai lu *Gilles* et dormi. Trop peu, moi qui m'étais habituée à de grandes nuitées je suis fatiguée ce soir.

Lycée ce matin, puis travail au « Dôme » : j'ai relu mes 80 premières pages, vraiment je trouve que c'est bien fait, et riche et assez habile ; j'attends avec impatience de vous montrer.

1. Nom propre illisible.

Védrine est arrivée à midi 1/2 et on a déjeuné — elle était détendue et du coup je l'ai été moi-même et contente de la voir, et on a reparlé de jeudi en s'expliquant bien pourquoi ça n'avait pas marché; c'était plaisant et aisé. Ensuite s'est ramenée une bonne femme, une élève de M. Ponty à la tête douce et intéressante d'ailleurs, qu'il avait convoquée je ne sais pourquoi; je m'étais mise au travail, et Védrine aussi et on l'a accueillie fraîchement en lui donnant un livre pour qu'elle travaille aussi. M. Ponty a été surpris quand il s'est ramené. Védrine est partie la première, il m'a répété qu'il la trouvait terriblement rationnelle et suffisante, c'est la même réaction qu'Aron et je la crois fondée, elle est vraiment par trop tranchante. L'élève est restée un moment, puis partie gauchement, il voudrait que je m'occupe d'elle mais je me suis récusée, quoiqu'un peu intéressée par cette petite bouche mince. On a causé, il m'a raconté sa vie; il est lieutenant « de renseignement » à la frontière du Luxembourg et il a beaucoup à faire; il y a de riches villages là-bas, et il couche chez une sage-femme, sur un lit d'accouchée terriblement dur: il y a des éclaboussures de sang au mur. Il m'a raconté comment il avait fait arrêter une espionne, tenancière d'un bistro-bordel au Luxembourg à qui on a fait passer traîtreusement la frontière et qu'on a expédiée en camp de concentration. Et aussi les préparatifs d'une contre-attaque, du 18 octobre, quand on croyait que les Allemands allaient se ramener; lui aussi parlait de « l'intérêt » passionné des types au fond de leurs trous; et de leur espèce de déception quand on a vu que rien ne se passait. Il n'a pas été inintéressant, mais en moins de 2 h. il n'a pas eu le temps de dire grand-chose. Je l'ai quitté pour passer à la poste: une lettre de vous — une petite lettre de Bost qui garde des ponts minés dans un paysage plus sinistre que tout ce qu'il a jamais vu « et dieu sait si j'en ai vu! » dit-il, mais il ne semble pas trop inconfortable. Je suis venue aux « Vikings », Sorokine a essayé d'être morne parce que j'avais 5 m. de retard mais ça n'a pas tenu longtemps. Elle m'a apporté des noisettes et une superbe chemise en carton, à deux poches, pour mes papiers, j'en suis toute vaine. On a causé et expliqué la *Monadologie*¹.

A 6 h. 1/2 j'ai fait un saut à l'hôtel, trouvé un paquet de lettres de vous, Védrine, Sorokine retour de Megève — et constaté que Kos. n'était pas là. Du coup j'ai téléphoné à Védrine avec qui je

1. Traité philosophique de Leibniz.

vais passer la soirée et que j'attends en ce moment au « Hoggar » parmi un tintamarre infernal. Je n'ai pas encore les livres.

Au revoir mon cher petit, à demain. Je vois que j'ai quinze bons jours de travail devant moi; en tout cas cette semaine s'annonce très bien et j'en suis drôlement aise. Je vous aime toujours aussi chaudement, vous m'êtes toujours aussi présent, doux petit être aimé. A bientôt

Votre charmant Castor

Il paraît que Gégé est à Castel Novel avec des calculs dans la vésicule biliaire, qu'elle est terriblement malade et qu'il faudra peut-être l'opérer.

Enveloppe

F.M.

Soldat Sartre

Poste de sondage

Etat-major d'artillerie

Secteur 108

146

Dimanche 7 Janvier [1940]

Tout cher petit être

Je suis dans la jubilation aujourd'hui : je viens de travailler près de sept heures de suite à mon roman, j'en ai tout bien remanié vingt-cinq pages, c'est fameux. Ça irait vite si je travaillais chaque jour comme ça ; je suis tout aiguillonnée par votre venue, je voudrais avoir deux cents pages à vous montrer : en voilà cent déjà. Je me suis installée au « Dôme » à 9 h. tapantes, j'ai bu un café, mangé deux suisses¹, et fumé dix cigarettes ; j'ai travaillé 3 h. 1/2 — puis j'ai mangé un rumsteck aux pommes sans bouger de place en lisant *Gilles* qui ne m'amuse

1. Sortes de pains aux raisins.

SIMONE DE BEAUVOIR

Lettres à Sartre

★★

1940-1963

Quand, en 1983, Simone de Beauvoir publia les lettres de Sartre, ses amis s'étonnèrent : « Mais les vôtres, Castor ? » À toutes les sollicitations, elle opposa la même réponse : « Mes lettres ? Elles sont perdues. » Ce qu'elle crut jusqu'à la fin.

En 1986, Sylvie Le Bon de Beauvoir tomba sur un gros paquet, au fond d'un placard. C'étaient les lettres, la plupart encore pliées dans les enveloppes, adressées à « Monsieur Sartre ». Simone de Beauvoir avait toujours déclaré que, si on les retrouvait, elle ne les publierait pas de son vivant, mais qu'après sa mort on pourrait le faire.

Simone de Beauvoir racontait qu'un de ses plus anciens fantasmes l'incitait à imaginer que son existence entière s'enregistrait quelque part sur un magnétophone géant. Ces 321 lettres participent, à leur manière, de ce rêve d'enregistrement exhaustif. On y entend en tout cas certainement sa voix, dans ses intonations les plus fugitives comme les plus constantes, sa vraie voix vivante.



9 782070 718641



90-II A 71864 ISBN 2-07-071864-6

Extrait de la publication